

Parlons un peu de l'Opéra-Comique, théâtre heureux qui n'a qu'à ouvrir ses portes pour y attirer tous les soirs une foule empressée. La troupe qui le dessert est médiocre. Il n'y a plus ni ténor, ni basse, ni même un vrai soprano. Ce sont pour la plupart des voix neutres, dépourvues de sexe et de timbre, de ces voix fatiguées et ternies avant la puberté, et que produit en si grand nombre le pavé calciné de Paris. On y chante aussi peu que possible, et c'est ce qui charme le public; c'est un théâtre populaire où le vaudeville émancipé a contracté, il y a une centaine d'années, avec l'ariette d'*il signor* Duni et de Monsigny, un mariage fécond. De nombreux enfans sont issus de cette alliance de la main gauche, qui étonneraient bien leurs grans parens, s'ils pouvaient en entendre le ramage. Ces enfans bien connus se nomment Grétry, Dalayrac [D'Alayrac], Méhul, Nicolo [Nicolò], Boïeldieu [Boieldieu], Hérold, Adam, M. Auber, le plus fécond et le plus charmant des musiciens français, dont la vieillesse illustre semble s'attrister de ne pas voir naître un successeur à qui il puisse léguer sa houlette enrubanée; car, il faut bien l'avouer, nous n'avons plus que des compositeurs forts en thème qui chantent à merveille le *vainqueur des vainqueurs de la terre*, mais qui ne savent pas faire une simple romance qu'on puisse fredonner à ses enfans, en rentrant chez soi, épuisé de fortes émotions. Qui me rendra *ma chaumine* avec mon *léger bateau*? Ce n'est pas M. Gevaërt [Gevaert], musicien fort et belge, qui n'entend pas raillerie, même dans l'opéra-comique en trois actes qu'il vient de donner sous le titre de *Quentin Durward*.

M. Gevaërt [Gevaert], qui s'est déjà essayé au théâtre, y a produit deux ou trois ouvrages qui lui ont valu la réputation discrète parmi les artistes de compositeur habile, possédant toutes les ressources du métier. Nous lui avons rendu justice dans le temps, en faisant nos réserves sur l'avenir, comme nous l'avions fait à propos de M. Félicien David et de M. Gounod, qui n'ont // 728 // point démenti jusqu'ici nos prévisions. Mais, dira-t-on, que faut-il donc pour vous contenter? Ne peut-on obtenir votre suffrage à moins d'être un Mozart, un Rossini, un Weber, un Hérold? N'y a-t-il pas des degrés du génie au talent? – Mon Dieu! je demande tout simplement qu'on ait des idées, des idées qui soient autre chose que les *glouglous de la bouteille* de M. Gounod, sur lesquels s'extasiaient tant de prétendus connaisseurs. Le talent n'est après tout que l'art d'émettre des idées. Si vous n'avez rien à dire, taisez-vous. Les plus beaux accords du monde ne feront pas prendre le change sur la pauvreté de vos inspirations. On ne parle jamais de la science de M. Auber, le charme de ses mélodies, et qu'on ne demande pas à la grâce si elle sait bien pourquoi elle la grâce. Quand j'entends *la Fiancée*, *Fra Diavolo*, *Zampa*, *la Dame Blanche*, même *Joconde*, *l'Épreuve villageoise* [Les promesses de mariage], et tant d'autres petits et vrais chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire de l'Opéra-Comique, il ne me vient pas à l'idée de demander quels sont les titres universitaires de l'auteur qui m'a ému. La vraie science ressemble à la vertu, qui ne fait jamais parler d'elle, et qui se cache sous les bonnes œuvres, lesquelles nous révèlent sa présence. Paris, comme l'enfer, est pavé d'hommes habiles qui savent le *sic* et *non* de toutes choses, et qui parlent toutes les langues, excepté celle des oiseaux.

Je ne raconterai pas la pièce de MM. Cormon et Michel Carré, qui ont suivi pas à pas le roman bien connu de Walter Scott, en y mêlant quelques épisodes de leur imaginative qui n'ajoutent ni vraisemblance ni gaieté à la donnée du romancier. Comme dans tous les *libretti* qu'on nous fabrique depuis quinze ou vingt ans, on y trouve les mêmes ressorts, les mêmes fausses passions, le même langage exorbitant qui ne se parle qu'au théâtre, la même situation qui amène forcément la ballade connue, le chœur à boire et l'insupportable divertissement avec tous ses clinquans. Dans la pièce nouvelle, c'est Louis XI lui-même qui, au milieu de sa cour, au château du Plessis-lez-Tours [Plessis-lez-Tours], dit à l'un de ses gardes écossais, qui est le jeune Quentin Durward: « Si vous me chantiez quelque refrain de vos montagnes? »

Comme cela est neuf et ingénieux, surtout dans la bouche de ce vieux renard de roi de France! Voilà pourtant les chefs-d'œuvre de cette jeunesse superbe qui devait réformer le théâtre et enterrer M. Scribe sous ses quarante années de succès! Et bien, la musique de M. Gevaërt [Gevaert] est aussi neuve, aussi légère et aussi gaie que le poème, comme on dit, qui l'a inspirée. C'est un gros mélodrame fait par une main habile qui a plus d'ambition dans la volonté que de sentiment, et qui prend le fracas pour le signe de la force. Il n'y a pas dans tout le premier acte, qui est le meilleur, un seul morceau qu'on puisse louer sans réserve, et dont il soit facile de garder le souvenir. Je signalerai pourtant la chansonnette que chante Louis XI à table avec le refrain en trio qui en est la conclusion, et le chœur des archers écossais: *Buvons au souvenir de la patrie*, qui a de l'ampleur. Au second acte, qui est d'une longueur incommensurable, on remarque les couplets militaires de Leslie [Lesly] le Balafré, sorte de Marcel manqué, avec le refrain en quintette, d'un rythme piquant, et la romance que chante l'ambassadeur de Bourgogne, comte de Crève-cœur, mélodie vague et pompeuse que M. Faure dit // 729 // avec une voix tremblotante qu'on lui connaît. Au troisième acte, il y a un quintette ou plutôt une scène dialoguée à cinq voix: *Il ment*, d'où s'échappe un très faible rayon de gaieté, et puis un trio pour trois voix d'hommes entre le comte de Crève-cœur [Crève-Cœur], Leslie [Lesly] et Quentin Durward, vigoureusement écrit, mais d'un style tendu, comme toute la partition, qui n'a ni les propositions ni la couleur tempérée d'un opéra-comique.

Evidemment M. Gevaërt [Gevaert] n'a pas encore atteint le but qu'il se proposait. Le nouvel ouvrage qu'il vient d'écrire avec un incontestable talent pêche, comme ses opéras précédents, *Le Billet de Marguerite* et *les Lavandières de Santarem*, par le défaut d'originalité. Il a de la force, de l'exubérance dans le style, plus de verve que de véritable émotion. Heureusement que M. Gevaërt [Gevaert] est jeune (il a trente ans à peine), et qu'il est toujours aisé de modérer la *furiam* de la jeunesse, comme dit Quintilien: *Facile est remedium ubertatis*. M. Gevaërt [Gevaert] sait écrire, mais pas assez encore pour ne pas viser à faire de l'art hors de propos. Ce défaut, bien excusable chez un jeune compositeur qui a fait d'excellentes études, me rappelle un mot profond de Piccinni [Piccini]. C'était à la répétition générale de *Didon*; il s'agissait de faire une coupure à je ne sais plus quel morceau qu'on avait trouvé trop long. Piccinni hésitait un peu sur le choix des mesures à supprimer, lorsqu'un amateur s'avança vers le maître illustre et lui dit: « Avec quelques accords, monsieur Piccinni, on pourrait souder le récitatif au morceau qui va suivre immédiatement. » Piccinni, qui était la douceur même, regarda fixement l'amateur, posa un seul accord qui suffisait pour opérer convenablement la transition, et lui dit avec malice: « Ce qu'il y a de plus difficile dans les arts, monsieur, ce n'est pas de savoir tout ce qu'on peut y mettre, mais ce qu'il ne faut pas y mettre. »

**REVUE DES DEUX MONDES, avril 1858, pp. 727-729.**

|                       |                            |
|-----------------------|----------------------------|
| Journal Title:        | REVUE DES DEUX MONDES      |
| Journal Subtitle:     | None                       |
| Day of Week:          | Sunday                     |
| Calendar Date:        | 1 <sup>st</sup> April 1858 |
| Printed Date Correct: | Yes                        |
| Volume Number:        | TOME XIV                   |
| Year:                 | XXVIII <sup>e</sup> année  |
| Series:               | Seconde Période            |
| Issue:                | Mars-Avril 1858            |
| Livraison:            | 1 <sup>er</sup> Avril 1858 |
| Pagination:           | 727-729                    |
| Title of Article:     | Revue musicale             |
| Subtitle of Article:  | None                       |
| Signature:            | P. Scudo                   |
| Pseudonym:            | None                       |
| Author:               | Pierre Scudo               |
| Layout:               | Internal text              |
| Cross-reference:      | None                       |